

Langues et politique

●●● *Un entretien entre **Heike Fiedler**, Genève
écrivaine et performeuse
et **Sylvain Thévoz**, Genève
écrivain et théologien*

Née en 1963, Heike Fielder a grandi à Düsseldorf avant de s'installer à Genève. Ecrivaine, performeuse, elle travaille le son et l'image. Rencontre avec une femme engagée, déterminée, à la sensibilité forte, habituée aux prises de paroles radicales invitant paradoxalement aussi à la contemplation. L'image de la plage, qu'elle soit sonore ou dans son étendue, évoque au mieux l'espace minéral et presque spirituel que l'on peut déceler dans cette écriture des confins, voire de l'illimité.

Sylvain Thévoz : *Heike Fiedler, comment faites-vous pour concilier dans votre écriture forces et tensions, à la fois dans une extrême technicité et précision mais aussi dans une forme plus chaotique, jaillissante, proche de l'art brut ?*

Heike Fiedler : « Je pense que l'écriture vit des tensions qui l'habitent, tensions qui ont des origines différentes d'une écriture à l'autre. En ce qui me concerne, je crois que la tension vient en partie du fait de vivre entre les langues, tout particulièrement entre le français et l'allemand. J'essaie de me perfectionner dans l'une, tout en craignant de me déshabituer de l'autre. La navigation entre des systèmes différents et l'intérêt linguistique que j'accorde aux langues engendrent peut-

être cette technicité à laquelle vous faites allusion. Vous dites *chaos, écrits bruts*, je n'y rajoute rien, sinon qu'il s'agit d'une sorte de détournement, ou d'un devenir langue, pour le dire avec Gilles Deleuze.¹ On pourrait aussi y voir une sorte de créolisation individuelle, à coloration linguistique-philosophique. »

La place de l'oralité est centrale dans votre écriture. A tel point qu'elle en devient même une part essentielle. Comment en venez-vous à l'écrit alors

1 • Le concept du devenir, notamment du devenir révolutionnaire, a été développé par Gilles Deleuze et Félix Guattari, philosophes du siècle passé. A propos du style écrit, Deleuze déclare : « Un style, c'est arriver à bégayer dans sa propre langue. C'est difficile parce qu'il faut qu'il y ait nécessité d'un tel bégaiement. Non pas être bègue dans sa parole, mais être bègue du langage lui-même. Etre comme un étranger dans sa propre langue. Faire une ligne de fuite. Les exemples les plus frappants pour moi : Kafka, Beckett, Gherasim Luca, Godard. (...) "Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère" (Proust). C'est la définition du style. Là aussi c'est une question de devenir. Les gens pensent toujours à un avenir majoritaire (quand je serai grand, quand j'aurai le pouvoir...). Alors que le problème est celui d'un devenir-minoritaire : non pas faire semblant, non pas faire ou imiter l'enfant, le fou, la femme, l'animal, le bègue ou l'étranger, mais devenir tout cela, pour inventer de nouvelles forces ou de nouvelles armes. » in <http://www.remue.net/cont/deleuze1.html>. (n.d.l.r.)

que tout semble pour vous passer par la bouche, les yeux ?

« Il n'y a pas d'oralité sans écriture, en ce qui me concerne. Tout passe par le mot qui d'abord est écrit, même si je dis souvent les mots en les écrivant ou entends les mots qui résonnent en moi quand je dis en silence ce que j'écris. La vraie mise en bouche vient après. Il m'arrive d'improviser un texte au moment d'une performance. Voyez, vous dites *les yeux*, ce qui réfère à l'écriture, et vous oubliez les oreilles, si proche par ailleurs du mot oralité. »

L'écriture est-elle pour vous une réalisation ou un renoncement ?

« L'écriture contient les deux aspects à la fois. J'expérimente le monde, puis j'écris, ce qui implique un certain retraitement. Je renonce au monde environnant durant le temps de l'écriture. La performance est peut-être un retour, la confrontation au réel. J'écris aussi tout en m'inscrivant pleinement dans le monde, c'est-à-dire que je cherche à provoquer une sorte de simultanéité entre l'écriture et la perception des alentours : marcher, m'arrêter, écrire, regarder, écrire en marchant, réfléchir, écrire, marcher, m'arrêter, peut-être même filmer ou prendre une photo. »

Vous êtes germanophone, écrivez en français, « babélisez » vos textes et vos interventions. La langue maternelle compte pour combien dans la langue que vous travaillez ?

« Je dirais plutôt langue d'origine, ce qui reflète mieux les réalités sociales, en tout cas la mienne. La langue première de mes filles est le français, alors que ma langue première est l'allemand. Depuis que je me suis définitivement installée à Genève, l'allemand a peu à peu fait place au français et aujourd'hui il ne compte pas plus pour moi que ma langue d'adoption, dans laquelle j'écris souvent, voire plus qu'en allemand. Quant à mon livre *Langues de meehr*,² il est composé de plusieurs langues à la fois.

« J'aime votre allusion à la Tour de Babel en lien avec mes interventions. Les sons et les images qui accompagnent souvent mes lectures sont une autre manière de mélanger les langues ou plutôt des langages. L'autre jour, quelqu'un évoquait le mot de polyphonie. Je m'y retrouve pleinement, travaillant souvent à plusieurs voix par ailleurs. »

Heike Fiedler



2 • Edition spoken script 2010, 168 p. Cette maison d'édition publie des textes en dialecte et en allemand. (n.d.l.r)

Vivre à Genève, cela a été un accident de parcours ou un choix ? Croyez-vous à l'influence des lieux sur l'écriture, et réciproquement ?

« Je dirais que ce n'est pas une question de croyance, mais bien une réalité. Écrire à New York ou sur un alpage engendre des écritures différentes, tout comme l'environnement linguistique. Ma pensée est perméable, l'environnement y pénètre, même si je peux en faire abstraction. L'influence de l'écriture sur les lieux ? Je crois qu'il y a une écriture avec une influence indéniablement immédiate. Quelques exemples : l'art des graffitis, expression des plus jeunes, de leurs revendications, de leur malaise dans un environnement dans lequel il est de plus en plus difficile de trouver sa place ; l'écriture publicitaire, etc. Quant à la littérature, cela dépend certes de sa qualité, mais pas seulement. Il faut une certaine visibilité et elle est indissociable des gens qui se trouvent à un moment donné dans un lieu, c'est-à-dire des instants de diffusion. »

Quel regard jetez-vous sur la scène littéraire romande ?

« Il y a un vent frais qui a soufflé, peut-être même un vent nouveau, contribuant à défaire un cloisonnement très marqué. La création de l'Institut de littérature à Bienne et surtout de la Maison de la littérature genevoise y ont certainement contribué, facilitant le dialogue entre auteur(e)s. Plus généralement, je trouve la scène plutôt riche et diversifiée, aux regards critiques et engagés. »

Vous êtes plutôt louve solitaire ou cheffe de meute ?

« Jusqu'à peu plutôt cheffe de meute, pour le dire avec vos mots. Depuis quelque temps, je me sens transformée en louve solitaire. D'où vient cela ? Je me le demande souvent. »

Si je vous dis jésuite, culture, Dieu, « choisir », vous répondez quoi ?

« Catholicisme, sunnisme, chiisme, protestantisme, hindouisme, judaïsme, the-ravada, vajrayana, orthodoxie, religions traditionnelles africaines... »

Vous êtes depuis peu la représentante romande du collectif Art et Politique (Kunst und Politik).¹ Quel est le but de ce collectif et quels liens faites-vous entre politique et écriture et, si c'est le cas, entre spiritualité et écriture ?

« Le collectif Art et Politique désire s'engager, par des actions communes, sur des thèmes politiques d'actualité, et établir un lien entre les divers modes d'expression artistique et les enjeux de société. Je dirais qu'il est faux de vouloir imposer le politique à l'écriture, ce que je ne fais pas d'ailleurs. Toutefois, mon livre *Langue de meehr* contient une connotation politique qui se reflète dans le mélange des langues, les passages d'une langue à l'autre, dans une sorte de dépassement de frontières comme plaidoyer pour l'ouverture et contre l'exclusion. L'interculturalité est ici réalisée linguistiquement. Mais tout cela n'était pas prémédité, en tout cas pas dans ces termes-là.

» Je ne crois pas que mon écriture soit spirituelle, par contre elle est souvent méditative, notamment dans les textes qui jouent avec les répétitions, comme *Hommage à Eurydice*. »

Quelle est pour vous l'importance de l'écriture dans sa dimension politique, son impact envisageable sur la communauté ?

« L'écriture n'est pas politique à priori. C'est l'intention de l'auteur(e) qui détermine la dimension. Encore faudrait-il

1 • www.kunst-und-politik.ch.

s'entendre sur ce que représente cette "dimension politique". Je pars de l'idée que nous nous référons au regard critique qu'un auteur porte sur le monde. Dans ce sens, oui, je dirais que l'écriture a un impact sur la communauté... surtout sur la communauté du pouvoir, comme le montre le nombre d'écrivains, hommes et femmes, aujourd'hui censurés, emprisonnés, menacés ou expatriés. Il y a évidemment aussi l'impact des livres sur la communauté des lecteurs et lectrices bien intentionnés, même si ce n'est de loin pas toujours le côté politique d'une écriture qui détermine l'ampleur de son écho.

» Le cadre de cette interview me fait penser au Nouveau Testament qui contient des dimensions politiques positives. La politique de l'institution qui s'en sert est malheureusement à la traîne et a causé pas mal de dégâts. Entendons-nous bien : je ne perçois pas le Nouveau Testament, ni l'Ancien en conséquence, comme la parole d'un dieu quelconque, ni je n'insère ma réponse dans une perspective de pensée ou de promotion religieuse. Pour autant que je puisse me permettre d'émettre un avis au sujet du livre en question, celui que l'on nomme ici le NT, ce qui pourrait alors aussi signifier *Non-Tabou*, j'aimerais dire qu'il contient, à mon avis, les germes d'une pensée humaniste universelle, c'est-à-dire les efforts d'aller contre les pouvoirs restrictifs et/ou de domination et d'exclusion, pouvoirs que l'on rencontre depuis toujours et encore et à tous les niveaux, qu'ils soient micro- et/ou cosmopolitiques.

» Plus concrètement, je pense aux passages dans lesquels nous prenons connaissance de l'existence d'exclus et de faibles dans la société de l'époque et de l'attention bienveillante qui leur est accordée. Dans ce sens, il est tout à fait

possible de percevoir le NT comme un avant-coureur des organisations non-gouvernementales ou autres organismes à vocation d'aide sociale ou humanitaire (Médecins sans frontière, Amnesty International...), ou encore l'AT comme précurseur de la Déclaration universelle des droits des hommes et des femmes.

» AT et NT datent évidemment d'une époque aujourd'hui révolue. C'est ici qu'intervient l'aspect critique de l'application d'une pensée en soi progressiste, mais hélas trop souvent enfermée dans une *realpolitik* figée lorsqu'elle prohibe le mariage des prêtres, l'accès pour les femmes à l'ordination sacerdotale, l'homosexualité, le droit à l'avortement, etc., au risque de représenter une sorte d'intégrisme camouflé. »

S. Th.

Du nouveau sur les ondes « Entre Lacs » sur RCF Haute Savoie

Une émission radio mensuelle, réalisée à Genève, sur les ondes de RCF Haute Savoie, dès le jeudi 13 décembre 2012, à 11h03.

A l'origine du projet :

Sibylle Pastré (ex- productrice de Radio-Cité) et André Kolly (ex-directeur du CCRT)

Correspondant à Genève pour RCF :
Daniel Bernard, journaliste

Concept de l'émission :

- un sommaire avec des informations pratiques sur des événements religieux, culturels, voire politiques, à venir dans la région
- un magazine comportant un débat ou un entretien avec un témoin privilégié, sous l'angle de la dimension spirituelle.

A entendre en FM sur 89,2, ou sur Internet : <http://www.rcf.fr/radio/RCF74>